



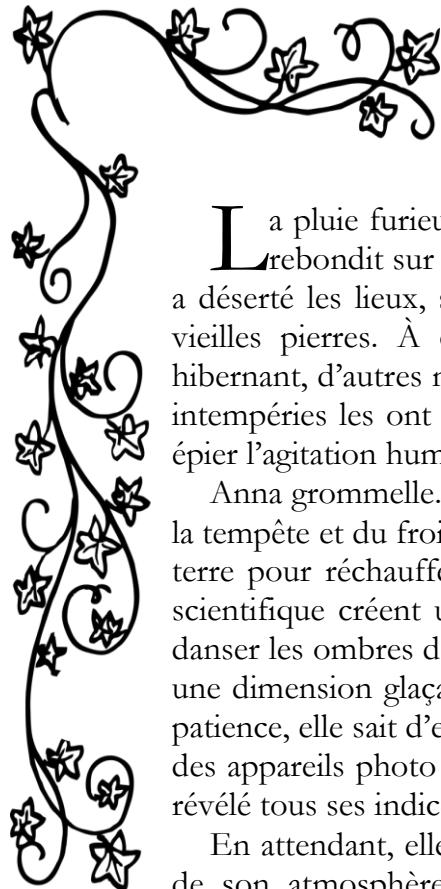
Tendres brebis et loups affamés

de Céline Saint-Charle



Note préliminaire : Les phrases en italique sont tirées de la correspondance réelle des deux protagonistes que vous découvrirez plus bas.

J'espère que les puristes me pardonneront les petites libertés que j'ai prises avec l'Histoire.



La pluie furieuse mitraille les allées sans relâche, hache les feuilles des marronniers, rebondit sur les pavés et pique les crânes des flics. La faune habituellement fournie a déserté les lieux, sans doute réfugiée sous les buissons ou dans les anfractuosités des vieilles pierres. À cette époque de l'année, les animaux se font plus rares, certains hibernant, d'autres ne pointant le museau que pour se procurer un peu de nourriture. Les intempéries les ont découragés, même les plus curieux ne daignent pas se montrer pour épier l'agitation humaine.

Anna grommelle. Elle n'a prévu ni parapluie ni bonnet pour se prémunir des assauts de la tempête et du froid vif de décembre. Elle tape les semelles de ses gros croquenots sur la terre pour réchauffer ses pieds. Face à elle, les puissantes lampes des techniciens de la scientifique créent une ambiance inquiétante dans la brume rasante. Les faisceaux font danser les ombres des grilles autour du mausolée, dont l'architecture néogothique acquiert une dimension glaçante dans les bourrasques qui le malèment. Anna prend son mal en patience, elle sait d'expérience qu'elle ne sera autorisée à s'approcher que lorsque les flashes des appareils photo se seront éteints et que le légiste décidera que la scène de crime aura révélé tous ses indices.

En attendant, elle scrute le monument de pierre, pour se faire une idée et s'imprégner de son atmosphère. Des colonnes voûtées ouvragées soutiennent un toit formé de triangles pointus. Une flèche partant à l'assaut de la nuit en forme le centre. Des espèces de gargouilles aux coins dardent une langue agressive, elles semblent presque prendre vie dans la lumière artificielle qui les éclaire par-dessous. Trois des côtés sont déjà occultés par des bâches tendues, dissimulant la scène aux éventuels regards inquisiteurs. Une précaution bien inutile : entre l'heure tardive, les gardiens postés aux entrées et le temps pourri, il y a peu de risque qu'un quidam arrive jusque-là.

Sous les voûtes, Anna peine à distinguer le double tombeau, masqué en grande partie par le ballet fantomatique des techniciens en combinaisons blanches qui s'agitent. Selon leurs mouvements, elle aperçoit parfois un nez de pierre, des mains jointes en prière, le gland d'un coussin. Elle n'a que de très vagues souvenirs de la vie des deux gisants, des réminiscences de cours de français du collège. Du lycée ? Ou des cours d'histoire ? Elle n'en est plus très sûre. Quelque chose à propos de l'amour impossible, une tragédie quelconque. Le Moyen-Âge, ça, elle en est certaine. Elle sort son portable de sa poche et, l'abritant sous un pan de son manteau ruisselant de pluie, tape « Héloïse et Abélard » dans le moteur de recherche.

*

Paris — 1113

La jeune fille franchit le portail en bavardant avec animation, une servante de son âge sur les talons. Marthe, sa compagne, ne comprenait goutte aux paroles de sa maîtresse, elle acquiesçait docilement. Toutes ces doctes maximes assenées en latin la dépassaient, elle qui peinait encore à parler autre chose que son patois natal. Mais Héloïse pouvait s'avérer d'une opiniâtreté redoutable quand elle se lançait sur un sujet lui tenant à cœur. Sa dernière toquade en date concernait le mariage, qu'elle

considérait comme un étouffoir pour les femmes, la recette la plus sûre pour tuer toute forme de sensualité en elles, les reléguer à une forme de prostitution socialement acceptable.

La servante opinait toujours, branlant du chef comme un âne qu'on tourmente avec une brassée d'avoine. On ne contrarie pas la main qui vous nourrit, voilà l'adage auquel elle se référait sans cesse. Si sa maîtresse voulait voir les choses sous cet angle, libre à elle. Elle avait les moyens financiers de se livrer à toutes les excentricités du monde. Pour sa part, Marthe espérait de toute son âme attirer le regard d'un homme bien fait, bien mis, et avec quelque pécule. Elle se sentait prête à échanger sa servitude maussade, trimant du matin au soir pour s'effondrer sur un galetas dans la mansarde jamais chauffée, contre un mariage, même étouffant. C'était si facile de pérorer et de jouer les érudites avec un estomac plein, un édredon moelleux et une bourse dodue !

Ni l'une ni l'autre ne prirent garde à l'homme posté sous l'arche croulant sous les dernières roses de la saison. Dissimulé dans l'ombre portée par le soleil couchant, il les regarda passer à quelques mètres de lui, sans bouger. Habitué à ne pas voir les petites gens, Abélard ignora totalement Marthe pour se concentrer sur Héloïse. Vêtue d'une robe dont le bleu faisait écho à ses yeux vifs, et d'un léger mantel¹ jaune, la jeune fille avançait d'un pas résolu. Chaque mouvement mettait en valeur sa poitrine juvénile en plaquant dessus le tissu soyeux. Les rayons rasants faisaient flamboyer sa chevelure dorée enserrée dans une crespinette² brodée, dont des mèches folles s'échappaient, à la suite de sa promenade dans les rues de Paris.

La marche dans la chaleur de cette magnifique journée d'automne avait porté un rouge charmant à ses joues et une lueur de concupiscence s'alluma dans les prunelles d'Abélard. Il se jura aussitôt de posséder cette jeune vierge et de provoquer un fard d'une tout autre origine sur son visage. Inconsciemment, sa langue allait et venait sur sa lèvre inférieure. Il ressemblait à un matou de ferme qui convoite la jatte de crème. Décidément, pensa-t-il, il avait bien fait de se fixer le but d'ajouter cette jouvencelle à la liste interminable de celles ayant succombé à ses avances, avant même de l'avoir rencontrée. Devenir le précepteur d'une telle beauté, déjà célèbre dans tout le royaume pour son érudition et son esprit libre, voilà qui lui offrait la promesse de délices à venir, dans tous les domaines.

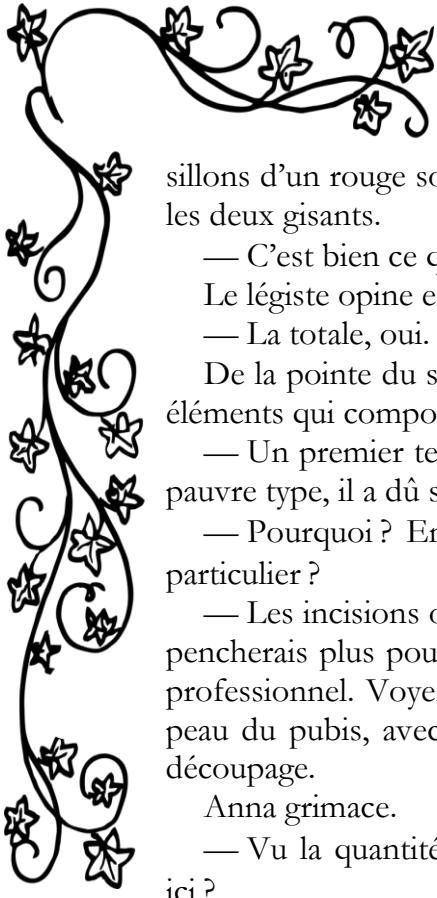
*

En quinze ans à la Crim', Anna en a vu des scènes de crime. Elle a assisté de visu à toutes les horreurs que l'humain est capable d'infliger à ses congénères. Elle en a quitté plus d'une en courant, pour aller vomir tout son saoul, sous les quolibets de collègues plus aguerris. Ce qu'elle a sous les yeux dépasse l'entendement, une grande première.

Les ombres des techniciens dansent sur la statue allongée d'Abélard, mais il n'est pas difficile d'identifier le paquet sanguinolent déposé sur son front, en équilibre précaire entre la couronne monastique des cheveux et le nez pointu. Le sang coagulé trace des

¹ Manteau

² Résille enserrant les cheveux sur l'arrière de la tête



sillons d'un rouge sombre allant des orbites aux oreilles, avant de former une flaue entre les deux gisants.

— C'est bien ce que je pense, doc ? s'enquiert malgré tout la flic.

Le légiste opine et ajoute d'une voix lugubre, fatiguée :

— La totale, oui. Une émascation complète.

De la pointe du stylet de sa tablette dernier cri, il désigne successivement les différents éléments qui composent le macabre tableau.

— Un premier testicule ici, le deuxième là, la verge juste dessous. Je plains vraiment le pauvre type, il a dû sacrément douiller...

— Pourquoi ? Enfin, je veux dire, je me doute bien, mais... Il y a quelque chose de particulier ?

— Les incisions ont été réalisées avec un outil tranchant, certes, mais pas un scalpel. Je pencherais plus pour un banal couteau de cuisine. C'est un travail brouillon, pas du tout professionnel. Voyez, la partie haute de la verge est accompagnée d'un gros morceau de peau du pubis, avec ses poils. L'opération s'est terminée par un arrachage plutôt qu'un découpage.

Anna grimace.

— Vu la quantité de sang, j'imagine que ce n'est pas post-mortem ? Ça s'est déroulé ici ?

— J'aurais tendance à vous donner raison, en partie. Toutefois, quelque chose m'intrigue : j'ai l'impression qu'il y a deux sortes de sang différentes. Comme si une partie de ce que nous avons sous les yeux correspondait bien à l'hémorragie attendue suite à une castration sauvage. Et une autre à un sang plus ancien. Observez la manière dont la flaue se constitue, avec deux vagues bien distinctes, qui ne se mélangent pas vraiment. Je vais devoir mener des analyses plus poussées avant de hasarder la moindre conclusion.

— Allons, doc, en off, un petit indice ? Une info ? Quelque chose que vous pouvez me dire, que je puisse lancer mon enquête ? Vous savez à quel point un simple mot de vous peut faire la différence...

Brosser les légistes dans le sens du poil et les amadouer de son sourire sincère, Anna sait faire. Elle est rodée à l'exercice. Cette fois encore, ça fonctionne. Son interlocuteur soupire et lui fait signe de s'éloigner de la scène de crime. Il repousse la capuche de sa combinaison, essuie ses lunettes rondes avec un mouchoir tiré de sa poche.

— Officiellement, on a une émascation sur sujet vivant, suivie d'une hémorragie modérée à importante, ayant ou pas entraîné la mort. Lieu à déterminer.

Il marque une pause, une lueur amusée dans les yeux.

— Officieusement, ça s'est sans doute déroulé ailleurs et le responsable a déposé son paquet sur la tombe en arrosant d'une certaine quantité d'un autre sang — animal ou humain, les analyses permettront de trancher — pour donner l'impression que l'homme s'est vidé de son sang.

Voyant qu'Anna s'apprête à parler, il l'arrête d'un geste débonnaire.

— Allons, commandant, je sais que vous brûlez de me noyer de questions. Pourquoi ? Qui ? Comment ? Trouver les réponses est de votre ressort, pas du mien. Tout ce que je peux ajouter, c'est que vous devriez lancer un avis à tous les hôpitaux, pour qu'ils vous signalent l'admission d'un quidam dépourvu de ses attributs virils.

Abéla^rd reposa sa plume, mordit doucement le gras de son pouce en relisant la phrase qu'il venait d'écrire.

J'avais une telle renommée, une telle grâce de jeunesse et de beauté, que je pensais n'avoir aucun refus à craindre. Je pensais qu'il serait agréable de nouer avec elle une liaison amoureuse, et je crus que rien ne serait plus facile.

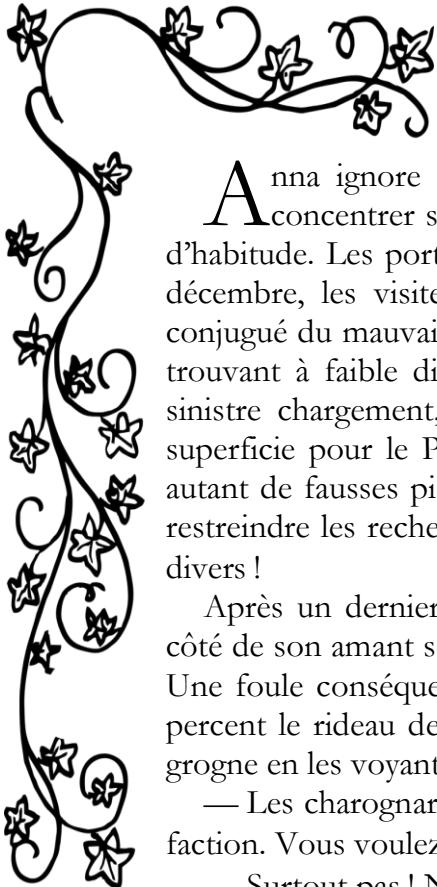
Il essayait de se montrer authentique et de retranscrire aussi fidèlement que possible ses sentiments et ses émotions. Il hésitait toutefois à décrire le tourbillon de rage et d'incrédulité qui l'avait envahi quand Héloïse lui avait opposé une fin de non-recevoir, en réponse à la caresse friponne qu'il s'était autorisée. Des semaines qu'il guettait l'instant propice ! Des semaines à s'agacer intérieurement de la présence de telle ou telle servante, venue vérifier la vigueur du feu dans l'âtre, s'assurer du niveau du pichet de vin, ou quelque autre faribole, prétextes à espionner le professeur et l'élève. Les manœuvres de Fulbert, l'oncle de la jeune fille, se révélaient transparentes : il se méfiait du précepteur à la réputation sulfureuse de séducteur impénitent. Pourquoi dans ce cas lui confier une oie blanche ? L'accueillir jour et nuit sous son toit ? Le charger de parfaire l'éducation de la précoce Héloïse ?

Que de contrition devait arborer Pierre Abéla^rd dans ses conversations avec lui, à prétendre un repentir pour ses errements passés – repentir qu'il ne ressentait évidemment pas. Que de fausses réassurances il avait proférées avec aplomb, jusqu'à sentir s'amollir la défiance du bonhomme. Jusqu'à enfin remarquer que les plages de temps où personne ne venait les déranger, Héloïse et lui, s'allongeaient, pour atteindre des demi-journées entières.

Alors seulement, Abéla^rd avait avancé son pion sur l'échiquier. Sous prétexte de lui indiquer plus précisément un quelconque détail d'anatomie relevé dans le texte de Cicéron qu'ils étudiaient, l'enseignant avait glissé une main sur le sein rond d'Héloïse. Il s'attendait à un soupir plein d'expectative, à un hoquet signalant que la voie était libre pour s'enhardir. À la rigueur à un sursaut de virginal effroi.

Au lieu de cela, un soufflet d'une force humiliante lui avait brûlé la joue, imprimant la marque des doigts fins de la péronnelle, qui s'était enfui en courant en direction de sa chambre. Le bruit du loquet que l'on claque avait résonné dans tout l'étage. Fort heureusement, le chanoine était absent, parti pour ses dévotions, et la domesticité occupée ailleurs. Le forfait d'Abéla^rd était resté impuni, Héloïse ayant tenu sa langue, par pudeur ou par peur du scandale.

Peu importait, finalement. Le mal était fait : Abéla^rd était plus que jamais décidé à lui voler son innocence. Qu'il ne soit jamais écrit qu'une femelle lui résisterait avec succès.



Anna ignore avec constance les appels et SMS émanant de sa famille, pour se concentrer sur l'enquête préliminaire. Personne n'a rien vu, rien entendu, comme d'habitude. Les portes du cimetière ont fermé à 17 h 30, selon l'horaire établi. En ce 24 décembre, les visiteurs étaient moins nombreux que d'ordinaire, en raison de l'effet conjugué du mauvais temps et des préparatifs de Noël. La tombe d'Héloïse et Abélard se trouvant à faible distance de deux entrées, n'importe qui aurait pu se faufiler avec le sinistre chargement, sans que personne ne s'en aperçoive. Quarante-trois hectares de superficie pour le Père-Lachaise, un océan de possibles indices, de possibles traces. Et autant de fausses pistes potentielles. D'une façon ou d'une autre, il devient impératif de restreindre les recherches. Le labo va disjoncter si elle leur envoie une tonne de déchets divers !

Après un dernier regard sur la sépulture, où Héloïse reste stoïquement immaculée à côté de son amant souillé, elle se dirige vers l'entrée principale. Elle y a garé son véhicule. Une foule conséquente bat le pavé sur le Boulevard de Ménilmontant, des yeux avides percent le rideau de pluie pour épier les faits et gestes des policiers en uniforme. Anna grogne en les voyant.

— Les charognards habituels, commente avec commiseration un gardien de la paix en faction. Vous voulez que les disperse ? Que je recule le périmètre ?

— Surtout pas ! Non, au contraire, vous et vos collègues allez les empêcher de repartir. Et puis, vous vérifiez et relevez toutes les identités. Cette affaire est suffisamment barrée pour que le coupable traîne un peu à épier nos réactions.

L'homme s'exécute aussitôt. Il fait passer le message à voix basse à la dizaine d'agents présents, qui remontent le boulevard dans les deux sens sur une cinquantaine de mètres autour de l'entrée du cimetière. Ils disposent des barrières qui prennent les badauds au piège. Quelques minutes s'écoulent avant que les premières protestations retentissent, assez mollement. Soudain pressés de s'en aller, les curieux forment de bonne grâce une queue face aux deux groupes de policiers. Anna sonde les visages, cherche une lueur de culpabilité dans les regards, un soupçon d'arrogance sur les traits. Rien. Il y a de tout : de la vieille commère typiquement parisienne, du touriste jovial fermement décidé à tirer une anecdote humoristique de ce moment, du bobo honteux de s'être laissé happer par son voyeurisme, du jeune cadre aux bras chargés des achats de dernière minute pour le réveillon... Personne ne sort du lot.

Anna retrouve Antoine, son coéquipier, devant son véhicule. Ils échangent leurs informations.

— Aucun signalement de blessure de ce genre, annonce le jeune homme. J'ai élargi à toute l'Île de France. Le type doit être clamsé quelque part.

Anna l'aime bien, ce jeunot. Il possède encore la fougue et la passion pour ce métier ingrat. On le lui a collé dans les pattes l'année dernière, à sa sortie de l'école de police. Elle a râlé, au début, avant de réaliser son potentiel. Il est finaud et parvient souvent à voir plus loin, plus juste, que bien des vieux briscards.

— À moins que... commence-t-il avant de s'interrompre.

— Oui ? l'encourage Anna.

— C'est-à-dire que je me disais... enfin... On part du principe qu'après une telle mutilation, n'importe qui se ruerait à l'hosto le plus proche ou appellera les secours. Sous réserve d'être libre de ses mouvements, bien sûr.

— On est d'accord.

— Imaginons une seconde que la victime ne soit pas choisie au hasard, que celui qui lui a infligé ça l'ait ciblé en toute connaissance de cause. On peut supposer qu'il ait plus à perdre en se faisant connaître qu'en fermant sa gueule. Vous voyez ce que je veux dire ?

Anna acquiesce. Le gamin tient peut-être quelque chose.

— Mais l'hémorragie ? réfléchit-elle à voix haute. Il lui faut quand même un minimum de soins, s'il ne veut pas finir aussi vide qu'un cochon qu'on égorgé.

— Si c'est mafieux, il a un toubib véreux ou un vétérinaire regardant dans la poche.

— J'ai du mal à croire à la piste du grand banditisme. Trop risqué, trop de paramètres aléatoires. Ils évitent. Mais j'aime ton idée. L'agresseur le castre, l'abandonne à son sort dans un coin sombre en pensant qu'il va crever. Mais l'autre a plus d'un tour dans son sac et trouve le moyen de se faire soigner, discrètement. Ça ne nous avance pas plus, mais ça se tient.

*

Paris — 1114

Enfin ! La victoire était sienne, le dernier rempart franchi. Un jour de printemps, Abélard déflora la douce Héloïse. Alors qu'elle rangeait son écritoire dans l'alcôve sombre au fond de leur salle d'étude, il s'approcha à pas de loup, ce *loup affamé* qu'il devenait toujours en présence d'une *tendre brebis*. Il la saisit par la taille et la plaqua contre lui, pour que ne subsiste aucune ambiguïté sur le sort qu'il lui réservait. Son membre durci pressé contre les reins de la demoiselle lui arracha un gémissement, qu'Abélard prétendit interpréter comme l'expression de son plaisir.

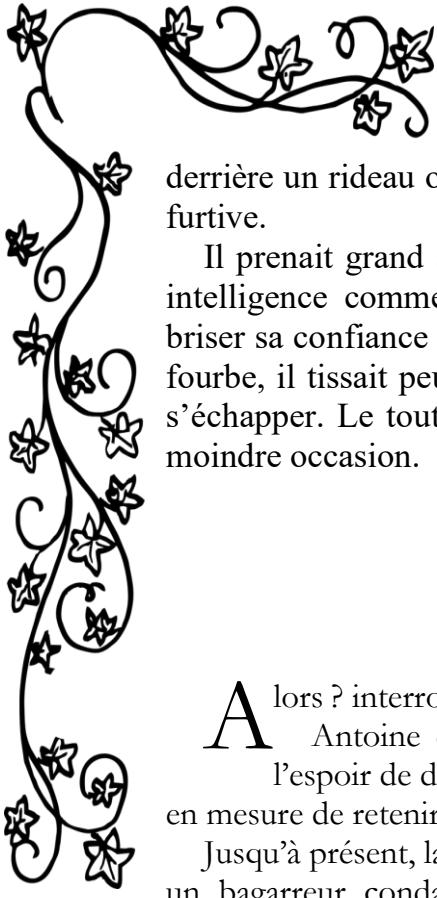
Il la retourna vers lui, emprisonnant son menton dans une poigne ferme, tandis que son autre main fouillait sous la robe pour relever la chemise de la jeune fille. Héloïse ruait, se cabrait, cherchait à s'échapper avec l'énergie d'un désespoir conféré par la crainte de ce qui allait suivre. Las ! Ses pauvres forces de gamine n'étaient pas de taille à lutter contre un homme plus âgé et doué d'une longue expérience. Surtout qu'Abélard serrait maintenant sa gorge dans une étreinte qui laisserait des traces violettes, l'obligeant à porter un voile enroulé plusieurs jours durant. Le tourment de la jouvencelle fut vite terminé. Quelques coups de boutoir ponctués d'ahanements bestiaux, une goutte de sang roulant sur sa cuisse en même temps que les larmes sur ses joues, une douleur vive, et c'en était fini.

Trop choquée pour réagir, Héloïse s'écroula à terre lorsqu'il la lâcha, satisfait. Un rictus animal déformait ses traits d'ordinaire d'une beauté ravageuse, l'intellectuel charmant remplacé par une bête immonde.

— Ne t'avise pas de révéler à quiconque ce qui vient de se passer, tu y perdras ton excellente réputation. Nous recommencerons demain, cracha-t-il avec malice avant de s'éloigner en rajustant ses chausses.

Ainsi s'établit une sordide routine entre le professeur et son élève. Étude de textes souvent délicieusement pernicieux, discussions enflammées à propos des dernières disputations³, dissections des chansons des goliards⁴ à la mode. Puis étreintes rapides

³ Débats sur un sujet de théologie



derrière un rideau ou au fond d'un verger, Abélard éllevant au rang d'art la fornication furtive.

Il prenait grand soin de ne jamais permettre à Héloïse de s'imaginer son égale, en intelligence comme en connaissances. Au contraire, il s'ingénierait à la rabaisser, à briser sa confiance en elle, à asseoir une domination manipulatrice. Telle une araignée fourbe, il tissait peu à peu un filet solide dont la jeune fille n'avait aucune chance de s'échapper. Le tout au nez et à la barbe de Fulbert, qui continuait de l'encenser à la moindre occasion.

*

A lors ? interroge Anna avec impatience. Quelque chose à se mettre sous la dent ? Antoine entre chaque identité relevée par les bleus⁵ dans l'ordinateur, avec l'espoir de dénicher une info quelconque sur l'un des badauds. Ils ne vont pas être en mesure de retenir ces gens encore très longtemps, pas sans raison valable.

Jusqu'à présent, la moisson est maigre : quelques délits mineurs, un peu de deal ici et là, un bagarreur condamné avec sursis, un mari violent sous le coup d'une injonction d'éloignement. Rien de plus, a priori. Rien en tout cas qui pointe une flèche lumineuse vers une personne en la désignant comme susceptible de châtrer un homme, pour ensuite abandonner l'objet du crime sur une tombe.

Soudain, il lâche une exclamation interloquée.

— Regarde ça !

Anna se penche vers l'écran. Antoine lui explique au fur et à mesure.

— Lucie Chauvy, douze ans, elle est là, un peu plus loin. Pas de dossier individuel. Par contre, ses parents, oui. Si je clique ici, voilà..., tadam ! triomphe-t-il. Les parents ont déposé une plainte en mars, pour agression sexuelle de mineure, corruption de mineure et abus de faiblesse. Ils ont retiré leur plainte deux semaines plus tard.

— Contre qui, la plainte ?

— Tiens-toi bien ! Contre un infirmier du cabinet dans lequel leur fille aînée effectuait son stage de troisième... Qui de mieux qu'un soignant pour panser une blessure du genre de celle subie par notre victime mystère ?

Sa collègue affiche une mine sceptique.

— Mouais. J'admetts que ce serait idéal, mais il s'agit sûrement d'une coïncidence. J'imagine mal une gosse de cet âge se livrer à une abomination pareille. Tu arrives à le visualiser, toi ?

— Non, pas trop, reconnaît Antoine, penaud. Mais ça vaut quand même la peine de s'en assurer, tu ne crois pas ? La gamine habite à trois rues d'ici et l'infirmier à côté de la mairie du 11^e. autant dire à deux pas. Tu sais ce qu'on dit, une coïncidence n'est qu'une explication qui attend son heure⁶...

Anna rit doucement.

— OK, je te suis sur ce coup. Envoie-moi cette petite. Julie, c'est ça ?

⁴ Clercs itinérants qui écrivaient des chansons à boire et des poèmes satiriques.

⁵ Policiers en uniforme

⁶ Citation empruntée à Kate Atkinson

— Lucie.

— Lucie, d'accord.

*

Le Pallet — 1116

Héloïse frottait pensivement son ventre arrondi en contemplant par la fenêtre les vignes face à elle. Seule, elle voyait les jours s'écouler avec une lenteur désespérante. Pierre lui avait promis de lui consacrer tout son temps depuis qu'ils avaient fui Paris, dans le sillage de la honte d'avoir été découverts par son oncle. En réalité, il l'abandonnait des semaines entières dans ce donjon froid et inhospitalier, où la moindre souillon s'autorisait à murmurer des horreurs sur son passage.

Dévergondée, fille perdue, gourgandine, courtisane, pécheresse... aucune insulte ne lui était épargnée.

Quand Abélard daignait revenir de Nantes, où il s'employait à se faire bien voir des autres hommes d'Église, les domestiques se pâmaient devant sa beauté, lui adressaient maints sourires enjôleurs. Pourtant, si Héloïse avait péché, elle n'était pas la seule. L'enfançon dans son ventre ne s'était pas retrouvé là par l'opération du Saint-Esprit ! L'amertume consumait la jeune fille, l'injustice de sa condition la mettait en rage. Pour quelle raison l'homme et la femme se trouvaient-ils traités de façon si différente pour le même crime ? Elle pensait d'ailleurs que *le crime est dans l'intention plus que dans l'acte*.

Une paume se posa sur sa nuque, la faisant sursauter.

— Alors, ma douce, encore en train de rêvasser ? susurra la voix de Pierre à son oreille.

Avant qu'Héloïse puisse rétorquer quoi que ce soit, la main de son amant se glissa dans sa chemise et pressa sans délicatesse sa poitrine gonflée par la grossesse. Un cri de douleur lui échappa. Elle s'écarta vivement.

— Laisse-toi faire, il y a trop longtemps que je ne t'ai possédée.

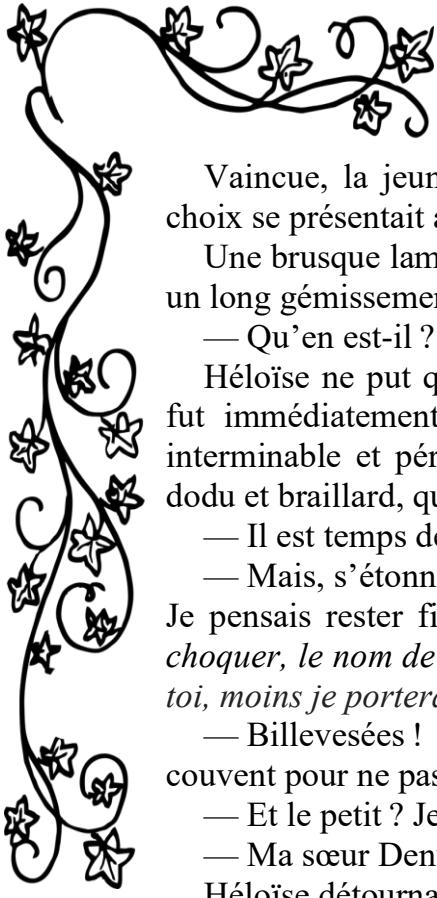
Héloïse se mordit la lèvre pour retenir les paroles acerbes qui lui venaient. Elle rêvait de lui faire remarquer que s'il désirait la posséder plus souvent, il n'avait qu'à ne pas déserter sa couche pour courtiser les faveurs des puissants de Nantes. Elle se contenta de lancer :

— Allons, tu n'y penses pas ? Dans mon état !

Abélard ricana.

— Peu importe ton état ! Mon vit⁷ ne va pas abîmer ton enfantelet ! Dois-je te corriger pour arriver à mes fins ? *Que de fois n'ai-je pas usé de menaces et de coups pour forcer ton consentement ? Ces coups dépassaient en douceur tous les baumes*, je serais ravi d'y recourir de nouveau... *Tu refusais, tu résistais, mais j'ai arraché ton consentement par des coups, en profitant de ta faiblesse.* Qui es-tu pour me résister, toi, vulgaire femelle contre ma volonté d'homme du monde ?

⁷ Terme désuet pour verge



Vaincue, la jeune fille baissa la tête et commença à délacer sa robe. Quel autre choix se présentait à elle ?

Une brusque lame de douleur parcourut son abdomen distendu, la pliant en deux sur un long gémississement. Affolé, Abélard retira sa main du vêtement.

— Qu'en est-il ? L'enfant... ?

Héloïse ne put qu'acquiescer du chef, le souffle coupé par la souffrance. Un valet fut immédiatement dépêché pour quérir une ventrière⁸ au village. Le travail fut interminable et périlleux, comme souvent, avant qu'Héloïse délivre un gros garçon dodu et braillard, qu'elle insista pour dénommer Astralabe.

— Il est temps de convoler en justes noces, Héloïse, annonça Pierre le lendemain.

— Mais, s'étonna l'accouchée. Si tu m'épouses, tu perds tes chances au canonicat⁹ ! Je pensais rester fille-mère et jouir de la vie ainsi. *J'aurais voulu, au risque de te choquer, le nom de concubine et de putain, pensant que plus je me ferais humble pour toi, moins je porterais atteinte au glorieux éclat de ton génie.*

— Billevesées ! s'agaça Abélard. Tu deviens ma femme en secret et tu entres au couvent pour ne pas me faire de l'ombre.

— Et le petit ? Je ne peux l'emmener avec moi.

— Ma sœur Denyse s'en chargera.

Héloïse détourna son visage, où de grosses larmes brillaient, ignorées de Pierre.

*

La pluie a cessé, remplacée par un vent piquant qui transperce les vêtements les plus épais. En attendant qu'Antoine lui ramène la gamine, Anna s'est réfugiée dans la voiture. Elle efface désormais sans les lire les SMS de plus en plus insistants de son mari et de ses enfants. Elle sait ce qu'ils contiennent : des réclamations furieuses, de moins en moins compréhensives. À l'heure qu'il est, elle les imagine tous réunis dans le grand salon familial, hésitant à attaquer l'apéritif sans elle. Ce n'est pas le premier réveillon qu'elle manque et ce ne sera sûrement pas le dernier. Elle est fatiguée de sans cesse devoir s'expliquer, se justifier. En ignorant leurs messages et leurs appels, elle les met devant le fait accompli. Elle a mieux à faire, comme continuer sa lecture des sites consacrés à Héloïse et Abélard. Son instinct lui souffle que leur tombe n'a pas été choisie au hasard, qu'un indice réside là.

— Bon sang ! éructe-t-elle au moment où Antoine revient. Je le savais !

Son collègue se glisse sur le siège passager, après avoir fait entrer la fillette à l'arrière avec Anna.

— Je te présente Lucie. Elle est pressée de rentrer chez elle.

— Mais bien sûr, susurre Anna avec un sourire hypocrite. Tu réponds à quelques questions et je te libère. Que fais-tu dans le quartier, toute seule ?

— Je me promène.

— Toute seule ? répète Anna.

⁸ Sage-femme

⁹ La réforme grégorienne de 1074 impose le célibat aux hommes d'Église

La gamine hausse les épaules sans réagir. Frêle, perdue sous une frange épaisse qui lui mange les yeux, elle s'est recroquevillée contre le dossier, les mains enfoncées dans les poches d'une parka trop grande. Une petite tache brune au-dessus d'un sourcil attire le regard de la flic.

— Tes parents savent où tu te trouves ?

Nouveau haussement.

— Tu sais ce qui s'est passé ici, plus tôt dans la journée ?

Rien.

— Tu as vu quelque chose ?

Silence.

Anna décide de déstabiliser.

— Que peux-tu me dire de Serge Mirand ?

Lucie tressaille.

— Qu'a-t-il fait à ta sœur ? Et toi, qu'as-tu fait pour la venger ?

Anna sent qu'elle a tapé dans le mille. La gosse s'est contractée, ses pupilles brillent d'une rage qui détonne avec son aspect fragile. La flic sait qu'elle marche au bord d'un ravin : l'audition d'une mineure sans aucune autre présence, sans en avertir sa hiérarchie... on a vu des carrières brisées pour bien moins. Pourtant, elle s'entête, encouragée par l'expression complice d'Antoine.

— Raconte-moi tout, Lucie. C'est mieux pour tout le monde.

La petite plante son regard dans celui d'Anna, la sonde, soupèse sans doute le pour et le contre.

— Il a violé Astrid. Et maintenant, c'est comme si elle était toute vide dedans. Elle mange, elle bouge, mais comme un robot ou un fantôme. Et tu sais ce que c'est, le pire ?

Anna secoue la tête.

— Le pire, c'est qu'il a réussi à lui faire croire qu'elle était d'accord. Elle y est retournée pendant des semaines et des semaines, et il a continué. C'est le syndrome de Copenhague, il paraît. Ou Oslo. Enfin, dans ce coin-là, je ne suis pas très forte en géographie.

D'un ton très doux, très bas, qui incite à la confidence, Anna demande :

— Tu sais pourquoi tes parents ont renoncé à leur plainte ?

— Astrid a dit qu'elle sauterait par la fenêtre, si on l'obligeait à expliquer à la police ce qui lui est arrivé. Elle ne veut pas en parler. Ni de ce sale bonhomme, ni du bébé, ni rien.

— Le bébé ?

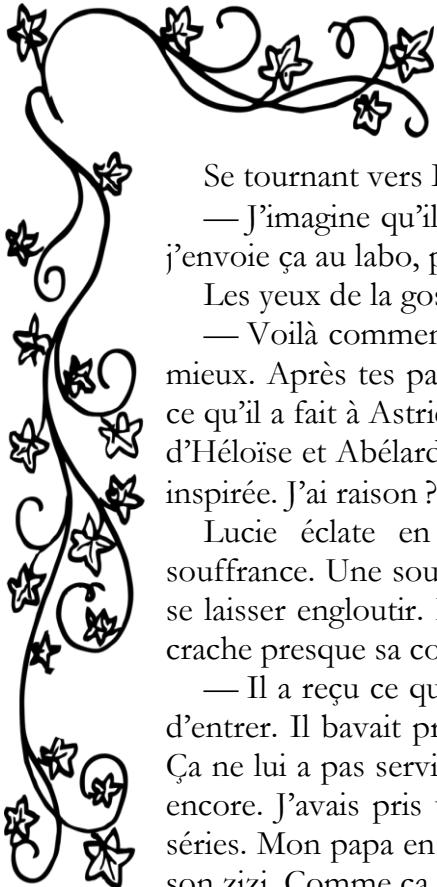
— On lui a retiré du ventre, à l'hôpital. Forcément, à quinze ans, c'est trop jeune pour devenir maman. Je peux partir, maintenant ?

La bile remonte insidieusement dans l'œsophage d'Anna. Un simple coup d'œil à Antoine lui prouve qu'il ressent le même dégoût. Le naturel confondant de cette fillette qui énonce des vérités crues d'une voix d'adulte se révèle bien plus difficile à digérer qu'une scène de crime violente. Le moment est venu de vérifier la véracité de sa théorie, celle qu'elle a échafaudée en parcourant la page Wikipédia de Pierre Abélard.

— Lucie, commence-t-elle dans un murmure. Je pense que tu en sais bien plus sur les événements d'aujourd'hui.

Elle sort un mouchoir en papier et s'en sert pour frotter le front de la gamine, puis lui montre ce qu'elle a récupéré. La tache brune s'est disloquée en fragments desséchés. La lumière chiche des lampadaires empêche de vraiment distinguer ce dont il s'agit. Anna tend le mouchoir à Antoine.

— Mets-moi ça dans un sac et tu me le scelles.



Se tournant vers Lucie, elle reprend :

— J'imagine qu'il n'y a aucune chance pour qu'il s'agisse du sang de Serge Mirand ? Si j'envoie ça au labo, par exemple... Ils sauront me le dire, tu sais.

Les yeux de la gosse s'écarquillent, de stupeur ou de frayeur. Difficile à dire.

— Voilà comment je vois les choses. Tu es en colère. Après ta sœur pour ne pas aller mieux. Après tes parents pour avoir retiré leur plainte. Mais, surtout, après Mirand pour ce qu'il a fait à Astrid. Aujourd'hui, tu l'as puni. Je ne sais pas si tu es tombée sur l'histoire d'Héloïse et Abélard par hasard, ou si on t'en a parlé à l'école. Toujours est-il que cela t'a inspirée. J'ai raison ?

Lucie éclate en sanglots, un bouillonement rauque qui dévoile un abîme de souffrance. Une souffrance trop adulte pour ses épaules d'enfant. Pourtant, elle refuse de se laisser engloutir. D'un geste bravache, elle essuie ses yeux avec féroce, se redresse et crache presque sa confession.

— Il a reçu ce qu'il méritait. Quand j'ai sonné et qu'il m'a vue, il m'a aussitôt proposé d'entrer. Il bavait presque, tellement il mourait d'envie de poser ses sales pattes sur moi. Ça ne lui a pas servi de leçon, la plainte. Il était prêt à recommencer. Encore et encore et encore. J'avais pris un couteau et des trucs en plastique qui se serrent, comme dans les séries. Mon papa en a dans sa boîte à outils. Je l'ai menacé, je l'ai attaché et je lui ai coupé son zizi. Comme ça, il ne fera plus jamais de mal à une fille. Plus jamais.

Antoine fait son possible pour rester impassible, Anna lui intime du regard de ne surtout pas parler. Une voix d'homme pourrait tout faire foirer à cet instant précis.

— Et l'autre sang, d'où vient-il ?

— Oh ça... il en avait des poches dans le frigo du cabinet. J'en ai piqué une et je l'ai vidée sur la tombe. Je trouvais que ça faisait plus d'effet.

— Pourquoi cette tombe précisément ?

— Parce qu'Abélard, c'est le même genre. Il a profité d'une jeune fille et lui a volé sa vie. On veut nous faire croire que c'était une histoire d'amour, alors que non. C'est vrai, quoi ! J'ai regardé sur Internet. Il la violait, la frappait, l'a forcée à se marier, l'a enfermée dans un truc de bonnes sœurs. C'est pas ça, l'amour ! C'est pas ça !

Les larmes ont repris, Lucie les écrase à mesure qu'elles jaillissent. Maintenant qu'elle a commencé, rien ne semble pouvoir endiguer le flot de paroles, qui coulent avec la même violence que ses pleurs.

— Ma cousine Élodie, elle a dix-sept ans, elle m'a expliqué les hashtags, Balance ton porc et tout ça. Je l'ai exprimé à ma façon. Peut-être que si j'avais eu un portable, j'aurais fait autrement.

Sa dernière phrase est tellement inattendue, tellement décalée, qu'Anna et Antoine ne peuvent s'empêcher de pouffer.

*

Argenteuil — 1117

Le soleil disparaissait tout juste derrière les pignons de l'abbaye, l'ombre d'Abélard se mêlait à celle des murs, tandis qu'il se faufilait discrètement à

l'extérieur. La tête cotonneuse, emplie d'une béatitude post-coïtale, un sourire euphorique plaqué sur le visage, il avançait sans se préoccuper de son environnement.

Quelle chance que l'abbesse Eremburge, habituée aux frasques des femmes bien nées qu'elle accueillait au sein de son établissement, acceptât de fermer les yeux sur ses visites ! Il n'était d'ailleurs pas le seul galant à venir tâter de la chair noble... Que de soupirs de désir devaient entendre les vieilles pierres, que de cris d'extase devaient résonner sous les cloîtres ! Sitôt qu'il parvenait à s'introduire dans les lieux, Abélard partait à la recherche d'Héloïse, des moniales rougissantes lui indiquaient où elle se trouvait et il la rejoignait sans plus tarder.

Bien que n'ayant pas pris le voile, la jeune femme protestait quand il la troussait sans façon au milieu du réfectoire, arguait que cela ne se faisait pas dans la maison de Dieu.

— Tu es mon épouse devant Ses yeux, tranchait Pierre d'une voix saccadée, entre deux coups de reins. Je ne fais que profiter de ce qui m'appartient de droit. Dois-je te châtier de nouveau pour que tu m'obéisses ?

Aujourd'hui encore, il l'avait possédée. Dans la sacristie de la chapelle, de tous les lieux ! Pour lui, il ne se rendait point coupable de sacrilège, puisque leur union avait été bénie en bonne et due forme par un prêtre conciliant, à Saint-Christophe. Que le mariage ne fût pas ébruité, une lourde chape de secret pesant dessus, ne le rendait pas moins valide.

Certes, Fulbert ne décolérait pas depuis qu'il en avait eu vent, usant de mille manières de persuasion pour obliger Abélard à le rendre public. Ce chanoine obtus et obstiné refusait d'entendre que le plus important résidait dans le cœur du Seigneur. Quelle importance que le bourgeois parisien, confit dans sa saumure potinière, se croie autorisé à commenter sur l'honneur perdu d'Héloïse ? Elle était épouse, mère et retirée au couvent. L'Église ne pouvait rien y redire.

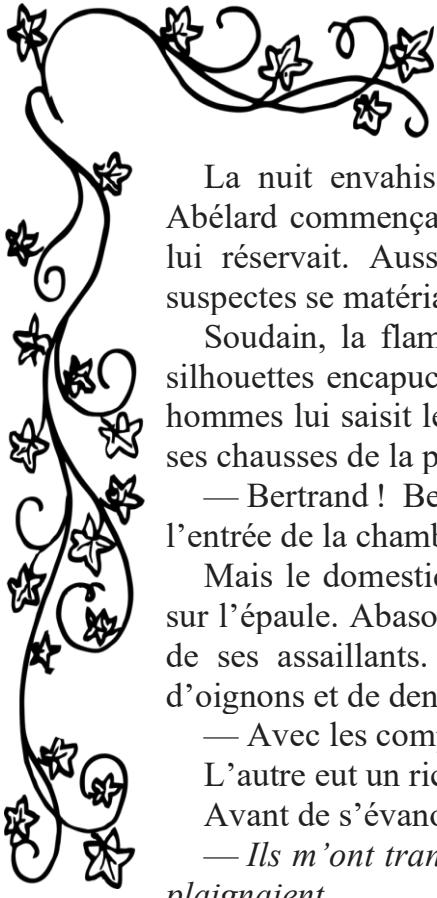
À toutes les menaces, vitupérations et exigences de Fulbert, Pierre opposait les mots mêmes d'Héloïse : « *Je préfère l'amour au mariage, la liberté au lien. Mais je consens, c'est la seule chose à faire si nous voulons nous perdre tous deux et nous préparer un chagrin égal à notre amour.* »

Pourquoi l'oncle colérique les avait-il trahis en révélant au grand jour la supercherie ? Abélard risquait de se voir dépouillé de tout : son canonicat, ses étudiants, son prestige, sa renommée. Tout Paris faisait des gorges chaudes de leur affaire.

Tout en marchant d'un pas alangui vers son domicile, Pierre se persuadait d'être la partie la plus lésée dans cette histoire. N'avait-il pas persévétré jusqu'à arracher son consentement à l'écervelée ? Alors qu'il aurait pu continuer à se soulager comme autrefois, avec quantité de péronnelles plus que prêtées à jeter leur vertu aux orties pour un sourire de lui. N'avait-il pas confié son fils nouveau-né à sa sœur, afin qu'il connût une vie de famille calme et exemplaire ?

Oui, décidément, ce Fulbert lui pourrissait l'existence. Abélard allait devoir trouver d'autres sources de revenus, si l'Église l'expulsait de son sein, comme un malpropre.

Arrivé à son logis, il saisit une cruche de vin d'Alsace et grimpa dans sa chambre. Il donna congé à son valet, s'étonnant un peu que le drôle continue à traîner dans la maison, lui qui d'ordinaire décampait dès qu'il en recevait l'autorisation.



La nuit envahissait les recoins de la pièce, éclairée par une unique chandelle. Abélard commençait sagement à réduire son train de vie, ignorant de ce que l'avenir lui réservait. Aussi ne réagit-il pas dans un premier temps, lorsque des ombres suspectes se matérialisèrent sur le seuil.

Soudain, la flamme de la bougie accrocha une lame surgie des ténèbres et deux silhouettes encapuchonnées se ruèrent sur lui dans un grognement sauvage. L'un des hommes lui saisit les bras et l'immobilisa sur sa couche, alors que l'autre lui arrachait ses chausses de la pointe du couteau, sans ménagement, dévoilant son intimité.

— Bertrand ! Bertrand ! À l'aide ! hurla Abélard à son valet, qui se dandinait à l'entrée de la chambre.

Mais le domestique se contenta d'un ricanement et tourna les talons, un baluchon sur l'épaule. Abasourdi, Pierre commença à ruer pour tenter de se libérer de la poigne de ses assaillants. Celui qui le ceinturait lui glissa à l'oreille, dans des effluves d'oignons et de dents gâtées :

— Avec les compliments de Fulbert...

L'autre eut un rictus triomphant et abattit son arme sur les attributs virils d'Abélard.

Avant de s'évanouir, celui-ci murmura :

— *Ils m'ont tranché les parties du corps avec lesquelles j'ai commis ce dont ils se plaignaient.*

*

Anna et Antoine gardent les yeux fixés sur le portable dont l'écran demeure obstinément noir depuis vingt minutes. Le boulevard est désert, tous les badauds ont été laissés libres de rentrer chez eux. Il ne reste plus que deux bleus à l'entrée du Père-Lachaise. Et Lucie dans la voiture, qui patiente en se rongeant les ongles.

Rien n'a été fait dans les clous, et Anna s'en félicite : aucun PV, aucune trace, rien qui relie la macabre découverte à la gosse. Ils n'en ont pas parlé, mais elle sait qu'Antoine la suivra, qu'il approuve. Il faut juste que ce foutu téléphone sonne et que les nouvelles soient celles qu'ils espèrent.

— Il faut combien de temps pour aller vérifier, bordel ? s'énerve Antoine. Il devrait déjà...

L'écran s'illumine et le portable vibre dans la paume d'Anna. Elle décroche en voyant l'identité qui s'affiche et met la communication sur haut-parleur.

— Ici Anna. Alors ?

— Il n'y avait personne au cabinet, je me suis rendu à son domicile.

— Et ?

— Mirand se trouvait bien là, seul.

Un soupir de soulagement s'échappe des poitrines de deux flics, dans une synchronisation involontaire. Antoine serre les poings et mime le triomphe.

— Il semblait aller bien ? s'enquiert Anna.

— Pas franchement. Il suait à grosses gouttes et était livide, exsangue. Pas la grosse forme, quoi. Tu vas me dire de quoi il s'agit ?

— Non. Fais-moi confiance, il vaut mieux que tu l'ignores. Tu as donné une raison à ta présence ? Tu lui as annoncé que tu étais de la police ?

— Évidemment. J'ai fait comme tu m'as demandé : j'ai prétexté un appel anonyme, qu'on nous avait rapporté des cris émanant de son cabinet. Il a joué les étonnés — très mal, ce type n'a aucun avenir dans le cinoche — et a nié en bloc. Je suis parti.

— Merci, Gabin. Je te revaudrai ça.

Anna raccroche.

— Ça confirme tout ce que nous a raconté la gamine, commente-t-elle. S'il n'avait rien sur la conscience, il serait allé à l'hosto. Ou il se serait confié à Gabin.

— Il est vivant, n'a pas porté plainte. Il n'y a pas de crime... Il ne connaît pas Lucie et ne peut pas l'identifier.

Anna présente son poing serré et Antoine le cogne du sien. Le marché est scellé sans qu'aucune parole supplémentaire soit nécessaire. La flic ouvre la portière et fait signe à Lucie de sortir. Anna s'agenouille, remonte la fermeture de la parka de l'enfant, ajuste son écharpe.

— Antoine va te raccompagner jusqu'à chez toi. Tes parents doivent être morts d'inquiétude. Tu vas savourer un bon Noël avec ta famille et oublier tout ce qui s'est passé aujourd'hui.

— Je ne vais pas en prison ? s'étonne la petite, le ton plein d'espoir.

— Non. Mais seulement si tu me promets de ne jamais recommencer. Jamais. Nous t'accordons une deuxième chance. Ta sœur a besoin de toi ici, pas dans une cellule. C'est promis ?

— Oui, je le jure, finit par confirmer Lucie du bout des lèvres.

Anna n'est pas dupe. Si un autre enfoiré du genre de Mirand croise sa route, la gosse n'hésitera pas. Elle va devoir s'en remettre aux statistiques : les probabilités sont très faibles. D'ici quelques jours, Anna s'arrangera pour attirer l'attention de ses collègues sur l'infirmier. Elle parierait son salaire annuel que l'ordinateur du type contient de quoi le faire plonger un bon moment. Quant à l'enquête sur la découverte du cimetière, elle traînera quelques semaines, avant d'être classée sans suite. Un pervers de moins et une gosse qui conserve une chance de vivre sa vie.

Lucie serre spontanément la flic dans ses bras et s'éloigne avec Antoine, sa petite main dans la sienne. Anna lève le nez vers le ciel. Ce n'est pas encore cette année qu'ils bénéficieront d'un Noël blanc. Pas grave, la neige est omniprésente dans ces films sirupeux, que toutes les chaînes s'obstinent à diffuser chaque année. Même si elle s'en moque à voix haute, Anna les adore secrètement. Elle espère que celui qu'ils visionneront tout à l'heure, après le repas et l'ouverture des cadeaux, sera bien dégoulinant de guimauve et de bons sentiments. Sans oublier une chouette bataille de boules de neige !

Après avoir envoyé « j'arrive » à son mari, Anna démarre la voiture. Elle s'extract de sa place en gloussant. La conversation du réveillon est toute trouvée : Abélard était un vulgaire pédophile et Héloïse une victime sous emprise. À défaut d'être reconnus par l'Histoire, les crimes du philosophe le seront par ses féministes de filles.

La radio diffuse l'immanquable chant de Noël de Mariah Carey, Anna fredonne avec elle, le cœur léger.